

Au sujet de son ordination

1. Et moi aussi, j'ai été appelé à siéger parmi les principaux convives du banquet divin, bien qu'il m'appartienne plutôt de m'asseoir humblement à la table sainte, confondu dans la foule des fidèles que de leur distribuer moi-même la nourriture céleste. J'ai fait tous mes efforts pour être exempté d'une charge à laquelle la pauvreté de mon éloquence me défendait de prétendre, et j'ai voulu revendiquer le droit que les coutumes établies dans les splendides festins des riches laissent aux convives indigents, celui de prendre place à leur table, sans contribuer, pour leur part, à la magnificence du banquet. J'aurais désiré être ainsi admis à goûter les mets délicieux que distribuent de plus opulents que moi, et garder à leur table la place la plus modeste, Mais puisque le riche et puissant Seigneur qui nous invite tous au banquet spirituel ne veut point me faire grâce, et m'ordonne de contribuer pour ma part à l'abondance des mets divins, j'agirai librement avec lui; je lui dirai : Seigneur, prêtez-moi quelques-uns de vos pains. Cette nourriture céleste, c'est la grâce qui vient d'en-haut et qu'on obtient par la prière.

2. Et certes, j'ai grand besoin d'un tel secours. Comment, sans lui, oserais-je nourrir votre âme de ma parole dénuée d'abondance et de force, après que vous vous êtes nourris avec délices d'une parole féconde et pleine de vigueur ? Dans les jeux du stade, les athlètes seuls entrent en lutte, et la foule reste spectatrice de leurs combats : il en devrait être ainsi dans le sein de l'Église, cette arène spirituelle. Ceux-là seuls qui possèdent la vertu des saints devraient lutter et combattre, tandis que celui qui, comme moi, incline déjà vers la terre, sa tête blanchie par les ans, dont les forces sont brisées par l'âge, et dont la faible voix tremble ainsi que son corps chancelle, contemplerait tranquillement les exploits de ces généreux athlètes de la religion.

3. Pardonnez-moi ce long préambule, mes frères; je ne dirai plus qu'un mot. L'éloquence merveilleuse de mes devanciers a été pour vous une nourriture aussi abondante que douce; vous vous êtes pleinement rassasiés des mets les plus succulents. Je ne puis donc qu'ajouter la satiété à la satiété, et, pour ainsi dire, charger votre mémoire de médailles de plomb après les discours d'or qui l'ont enrichie. Et pourtant le mélange d'une matière sans valeur avec une matière précieuse ne peut-elle point contribuer à rendre plus beaux certains objets d'ornement ! Voyez ce plafond magnifique qui brille au-dessus de nos têtes; admirez sa beauté et l'éclat de l'or au milieu de ces sculptures si parfaites. On dirait que le plafond tout entier est d'or, et cependant il offre un mélange de cercles d'azur tracés à plusieurs coins. Quelle était, donc l'intention de l'ouvrier en ajoutant cette couleur azurée ? C'était, sans doute, de produire, grâce à cette différence de nuances, une opposition d'effets qui donnent à l'or un éclat plus brillant et plus vif. Si donc le mélange de l'azur avec l'or rend celui-ci plus étincelant et plus beau, pourquoi n'ajouterais-je pas aux brillants discours de mes devanciers la couleur terne et obscure de ma faible éloquence, comme l'ombre qui fait ressortir la lumière ? Votre impatience m'accuse peut-être de vous retenir trop longtemps dans les préliminaires de mon discours, mais veuillez m'accorder votre attention.

4. Je lis dans les saintes Écritures qu'à l'époque où le tabernacle fut élevé au milieu du peuple d'Israël, Moïse, ce grand serviteur de Dieu et Bézéléel, cet architecte habile, qui ne tenait sa science d'aucun homme, mais de l'esprit divin, invitèrent les riches et les pauvres à contribuer à cette œuvre magnifique, et reçurent également la pourpre, les pierres précieuses des uns, et le bois, les peaux de chèvres des autres. Ce n'est pas sans dessein et sans but que je rappelle cette histoire, et je vais exposer les réflexions qu'elle me fournit.

5. C'est l'Esprit divin qui avait donné Bézéléel la science qu'il possédait; le témoignage des saintes Écritures le prouve. Qu'il entende donc la condamnation de sa doctrine, celui qui a déclaré la guerre au saint Esprit. L'historien sacré, en donnant

l'épithète de divin à cet Esprit saint dont l'approche communique la sagesse à l'âme de l'homme, n'exprime-t-il pas sa divinité ? Ne nous défend-il pas d'en avoir une idée sans grandeur et sans élévation ? Quel est parmi les êtres créés celui qui mérite l'épithète de divin ? Moïse regarde-t-il la divinité de l'esprit comme une acquisition, comme un don qui lui a été fait ? Est-ce qu'il attribue les caractères d'un objet composé et divisible à un être simple et immatériel ? Non, non, Moïse, en donnant au saint Esprit l'épithète de divin, exprime en même temps que sa nature est divine, qu'il est Dieu. Ennemis de notre foi, ne sentez-vous pas, malgré vous, la vérité qui vous éclaire ? La religion chrétienne ne reconnaît point plusieurs natures divines, car si elle les reconnaissait, il lui faudrait nécessairement admettre l'existence chimérique de plusieurs dieux, puisque nous ne pouvons non plus concevoir l'existence d'une foule de divinités sans admettre que la nature de chacune d'elles est une nature distincte, aussi bien que sa personnalité. Si donc la nature divine est une, et si le saint Esprit est divin par sa nature; pourquoi détruisez-vous dans le langage cette identité naturelle entre l'esprit et Dieu ?

6. Qui donnera à mes paroles assez de force pour convaincre et sauver ceux qui m'entendent ? Pierre n'a eu qu'un mot à dire au habitants de Jérusalem, et des milliers d'hommes ont été pris comme dans un filet par la parole inculte de ce pêcheur d'âmes. Maintenant nous avons une foule de savants docteurs, nous entendons tous les jours d'éloquents discours; mais où sont les fervents prosélytes que ces prédications ont conduits dans la voie du salut ? Hélas ! comme dit un prophète, ce qui manque, manque; ce qui est mort, est mort; ce qui s'est égaré, est perdu. Qu'avons-nous donc perdu ? qu'est-ce qui nous manque pour opérer le triomphe de la foi ? Le lien de la charité est brisé, la paix et l'union nous ont été ravies, ô malheur ! car il m'est permis de gémir dans la douleur qui m'accable; la charité était jadis notre richesse. C'était là le patrimoine que le Seigneur avait remis pour nous entre les mains de ses disciples, en leur disant : «Je vous donne un nouveau commandement, aimez-vous les uns les autres.» Cet héritage, les successeurs des apôtres l'ont reçu d'eux, les pères l'ont transmis à leurs enfants, et il est parvenu intact jusqu'à nous. Mais la génération présente, celle génération prodigue et peu soigneuse n'a pas su le conserver. Comment ce trésor s'est-il échappé de nos mains ? Nous voilà réduits à l'indigence, et les étrangers jouissent de nos biens et triomphent de notre pauvreté.

7. «Je suis jaloux des méchants,» dit le psalmiste, et moi, je dirais volontiers, en ajoutant quelque chose à ses paroles : Je suis jaloux des méchants en les voyant unis dans le mal. La concorde règne parmi eux, et nous nous séparons les uns des autres. Comme des guerriers qui n'ont qu'une pensée, ils réunissent leurs boucliers au-dessus de leur tête pour marcher à l'attaque, et nous, soldats sans discipline, nous rompons nos rangs sur le champ de bataille. Le larron des âmes nous a enlevé notre trésor par la ruse et l'a jeté aux ennemis de la vérité, non qu'il ait voulu leur accorder un bienfait; l'auteur de tout mal ne peut jamais faire le bien; mais afin que les méchants deviennent pires qu'ils n'étaient, par leur union. Que vous importent, dira-t-on, les affaires des étrangers ? Hélas ! comment pourrais-je voir, sans verser des larmes, la misère de nos frères ? Le plus jeune d'entre eux (bien que la jeunesse chez lui ne soit que dans l'esprit et qu'il la cache sous des cheveux blancs) a-t-il donc pu quitter la maison paternelle et s'en aller comme l'enfant prodigue de l'Évangile ? A-t-il donc pu abandonner la foi et s'exiler en de lointains pays ? Pourquoi lui aussi a-t-il réclamé sa portion d'héritage, et, rabaisant la sublimité des dogmes à l'état honteux d'opinions sans dignité, a-t-il dissipé son patrimoine avec les courtisanes hérétiques; car l'hérésie, n'est-ce pas la courtisane dont les séductions perfides enivrent l'âme et la dégradent ? Ah ! si jamais, comme l'enfant prodigue, il fait un retour sur lui-même, si jamais il éprouve le regret et le désir de ces mets délicieux dont il se nourrit à la table paternelle, si jamais il revient s'asseoir à cette table abondante où le pain céleste attend les serviteurs qui travaillent à la vigne du Maître, quels transports de joie accueilleront son arrivée ! avec quel empressement tous les fidèles, comme autant de pères dont chacun retrouve son fils, iront au-devant de lui, pour le serrer dans leurs bras et le couvrir de leurs baisers ! Rendez-lui son ancienne robe, cette

robe de la foi qui est aussi belle que celle de l'innocence; apportez l'anneau qui ornait jadis son doigt, cet anneau sur lequel est gravé un signe mystérieux et sacré. Qu'on prépare les chœurs de danse, que le veau gras tombe sous le couteau, que le bruit des concerts retentisse au loin; qu'il trouve au milieu de nous tout ce que l'Évangile trouva au sein de sa famille, tout, excepté la jalousie d'un frère !

8. Vaine illusion ! songe décevant ! les cœurs de nos frères sont endurcis; une lutte étrange s'agite en eux. Ils se disent les enfants des mêmes pères que nous, et ils ne veulent point de l'héritage paternel; ils revendiquent les mêmes titres de noblesse que nous, et ils brisent les liens de parenté qui nous unissent à eux; ils combattent nos adversaires, et ils nourrissent contre nous des sentiments de haine. Placés entre nos ennemis et nous, ils ne sont ni de leur parti ni du nôtre; ils ne veulent point confesser la doctrine de l'Église, et ils s'indignent qu'on leur donne le nom d'hérétiques. Chose inouïe ! ils ont en même temps déclaré la guerre à la vérité et au mensonge; pareil à un arbre sans racines, leur esprit chancelle à tous les vents. Ce sont bien là les hommes dont parle Jean l'évangéliste dans son livre de l'Apocalypse, ces hommes qui sont tièdes pour tout, quand il faudrait être de feu pour la vertu et de glace pour le péché. Plût à Dieu, s'écrie-t-il, que vous fussiez ou brûlant ou froid, car ce qui n'est que tiède est un breuvage nauséabond qui soulève le cœur.

9. Pourquoi donc, au temps des apôtres, les hommes venaient-ils en foule se ranger dans le sein de l'Église sous l'étendard du Christ, tandis qu'aujourd'hui les discours fleuris et pompeux de nos docteurs retentissent comme un vain bruit qui s'évanouit sans laisser de trace ! On dira peut-être qu'alors les apôtres avaient le don des miracles. et que les merveilles opérées par eux étaient les meilleurs arguments en faveur de leur doctrine. Sans doute, les œuvres sont d'un grand secours pour produire la persuasion; mais que devons-nous penser de ce qui se fait aujourd'hui ? Ne voyons-nous pas, comme jadis, la foi manifester sa puissance par d'éclatants miracles ? Je veux parler ici de ces guérisons merveilleuses qu'opèrent nos vénérables frères de la solitude, grâce à la vertu de cet Esprit saint qu'ils adorent comme nous. Je les prends à témoin de la puissance que la foi conserve de nos jours ces hommes qui sont venus de contrées étrangères et lointaines habiter la patrie d'Abraham, cette Mésopotamie que le grand patriarche quitta à la voix du Seigneur. Eux aussi ont quitté leur pays et leur famille; ils ont dit adieu au monde, et, s'exilant de la société, ils ont cherché Dieu dans la solitude. Les yeux levés vers le ciel, insensibles à tout ce qui se passe ici-bas, ils ne touchent à terre que par leur corps, et leur âme habite là-haut avec les anges. Vieillards majestueux, leur vue imprime le respect, leur chevelure blanche semble rayonner, leur bouche garde un silence auguste; ils ignorent l'art futile de la parole et les subtilités d'une vaine dialectique; et pourtant telle est la puissance qu'ils exercent sur l'âme, qu'un mot leur suffit pour la dominer à leur gré; les démons fuient à leur voix, non pas vaincus par la force des arguments, mais par celle de la foi, non pas réduits au silence par une logique habile, mais chassés dans les ténèbres extérieures par la vertu divine. La foi, c'est le raisonnement du vrai chrétien, et telles sont les merveilles qu'elle produit. Pourquoi donc ne fait-elle pas de nombreux prosélytes, si les démons sont chassés, grâce à sa puissance, si la doctrine de l'Évangile répand abondamment ses trésors ?

10. Ce n'est pas que je méprise ni que personne ait le droit de mépriser les effets de la grâce divine, quels qu'ils soient aujourd'hui. Je vois une vigne garnie de pampres et de bourgeons : je vois un champ couvert d'épis, une moisson abondante, des gerbes magnifiques, des grains à l'infini. D'où vient donc la tristesse de mon âme ? C'est que je suis avide et insatiable de biens; je suis comme l'avare, qui veut toujours ajouter à son trésor; rien ne peut satisfaire mon ambition démesurée. Ce que l'Église gagne de jour en jour me fait sans cesse souhaiter davantage, et la joie que j'éprouve de ses triomphes se change en un impatient désir de triomphes nouveaux. Ce que j'ai sous les yeux remplit mon cœur d'allégresse, et ce que je regrette de ne point voir le remplit d'amertume. Mon âme est en proie à je ne sais quel mélange de plaisir et de douleur. Quand j'arrête mes regards sur vous, mes regrets s'apaisent; mais quand le souvenir de ce qui manque à la prospérité de la foi revient en ma

mémoire, je n'ai pas d'expressions assez fortes pour déplorer le malheur de l'Église. Je vois des hommes qui, au lieu de se réjouir dans le Seigneur, et de chercher leur bonheur dans le calme de la foi, se tourmentent l'esprit pour dénaturer la simplicité des dogmes, qui élèvent de vaines discussions sur je ne sais quelles substances dont ils mesurent les grandeurs respectives, qui comparent le Fils avec le Père, et ajoutent au Père ce qu'ils ôtent au Fils. Qui donc leur répondra ? Ce qui n'a pas d'étendue ne peut être mesuré, ce qui n'a point de forme ne peut être soumis à l'examen, ce qui est immatériel ne peut être pesé, ce qui est infini ne peut être comparé, ce qui n'admet point de comparaison n'admet point le rapport du plus au moins, puisque la différence n'est pour nous que le résultat d'une comparaison ? Rappelez-vous le psaume que nous chantons tout-à-l'heure en entrant ici : «Le Seigneur est grand, et grande est sa vertu, sa sagesse n'a point de bornes.» Que signifient ces paroles ? Examinez-les attentivement, et vous comprendrez le mystère qu'elles expriment : «Le Seigneur est grand,» dit le psalmiste; il ne détermine pas les limites de sa grandeur, et il ne pouvait le faire; mais l'indétermination et le vague même de son expression nous fait sentir que cette grandeur est infinie. «Et grande est sa vertu,» ajoute-t-il avec la même expression indéterminée, et par la vertu du Seigneur, il faut entendre sa puissance. Or, la puissance de Dieu, ainsi que sa sagesse, c'est le Verbe divin : cette puissance et cette sagesse n'ont point de bornes.

11. L'Écriture sainte appelle heureux ceux qui ont soif de Dieu. Écoutez donc les réflexions que me fournit le texte sacré et qui se lient à mon sujet. Supposez qu'à l'heure de midi, quand les rayons du soleil sont le plus ardents, un voyageur chemine péniblement, accablé sous le poids de la chaleur, à travers une région déserte par des sentiers escarpés et difficiles, dont le sol aride brûle ses pieds; supposez ensuite qu'il rencontre tout-à-coup un ruisseau limpide, dont les flots purs et abondants répandent sur ses bords une agréable fraîcheur; que fera notre voyageur altéré ! Ira-t-il s'asseoir tranquillement devant cette eau transparente qui coule sous ses yeux, pour philosopher à son aise sur l'origine, sa formation et sa cause, comme font les savants qui de s'occupent de pareilles questions ? Dira-t-il avec eux qu'une certaine vapeur répandue dans les profondeurs de la terre se trouvent condensée par la pression qu'elle éprouve et cherchant à se faire un passage, jaillit en dehors et forme cette eau qui coule devant lui. Ou bien que les veines qui parcourent le sein de la terre, venant à s'ouvrir épanchent ce liquide à sa surface ? Ne laissera-t-il point de côté ces questions puériles pour s'incliner au bord du ruisseau, pour rafraîchir ses lèvres desséchées, pour éteindre la soif qui le dévore et rendre grâce à celui qui lui a fait rencontrer cette source de salut ?

12. Imitiez, vous aussi, le voyageur altéré, répétez ces paroles du Seigneur : «Bienheureux ceux qui ont soif; -» et quand vous saurez que de biens répand le saint Esprit, ainsi qu'une source intarissable, faites ce qu'ordonne le prophète : Ouvrez la bouche et buvez à longs traits le breuvage divin qui vous est offert. Or, quels sont ces biens dont le saint Esprit est la source ? L'immortalité de l'âme, l'éternité de la vie, le royaume des cieux, des joies sans fin, une béatitude sans bornes. Mais, direz-vous, que m'importe la privation de ces biens quand je considère ceux que je possède ? Ma demeure est pleine de richesses; mes coffres sont remplis de l'or de l'Arabie. Insensé ! ne vous réjouissez pas tant de vos trésors; bientôt les envoyés de l'Égypte viendront, et leurs mains ne laisseront pas même à Dieu le temps de vous dépouiller de vos richesses; ainsi vous paraîtrez nu et misérable devant le souverain Juge, tandis que les peuples de la terre chanteront avec nous un hymne triomphal en l'honneur de celui qui appelle tous les hommes dans son royaume. Gloire et puissance à lui dans les siècles. Amen.